

Le contexte socioculturel totalitaire et les fictions identitaires de l'écrivain: une analyse des entretiens narratifs [1]

Alina Crihană *

Abstract: *Within the post-totalitarian debate of the “conservators” against the “revisionists” focusing the cultural resistance issue, the study of retrospective biographic interviews enhances the role played by writers in the totalitarian socio-cultural milieu. Rooted in a specific “ideology” pointing to the “biographic illusion” (P. Bourdieu) and identity “re-evaluation” (P. Ricoeur) deeply related to covert mechanisms, the life stories of the “spoken books” (E. Simion) mirror both the “internal” historic scenario and the identity quests experienced by writers as social actors (always subjected to the Great History) from the Otherness point of view. This mechanism of focusing personal experience is linked to the temporal and affective narrative profiles (narrated time vs time of narration) as well as to “the investigator’s” discourse “pre-centring” the interview.*

Mots-clés: *entretien biographique rétrospectif, pacte autobiographique, identité narrative, mise en intrigue,*

Rezumat: *În contextul posttotalitar al bătăliei dintre „conservatori” și „revizioniști” vizând legitimitatea rezistenței prin cultură, analiza interviurilor biografice retrospective furnizează date importante privind poziționarea scriitorilor în câmpul socio-cultural totalitar. Structurate în raport cu o „ideologie” și o „iluzie biografică” (P. Bourdieu) și având drept miză o „reconfigurare” identitară (P. Ricoeur) dependentă de mecanisme latente, povestirile vieții incluse în aceste „cărți-vorbite” (E. Simion) oferă atât o imagine „din interior” a segmentului istoric ipostaziat, cât și una a traseelor identitare asumate de scriitori ca actori sociali (aflați „sub vremi”), din perspectiva celui care se vede pe „sine ca [pe] un altul”. O atare poziționare în raport cu experiența personală este condiționată de mediurile impuse atât de coordonatele temporale (și afective) ale narațiunii (timp narat //vs// timp al narațiunii), cât și de miza demersului „anchetatorului” care „pre-centrează” interviul.*

Cuvinte-cheie: *interview biografic retrospectiv, pact autobiografic, identitate narativă, punere în intrigă*

Repères théoriques et préliminaires méthodologiques

Les entretiens narratifs se trouvent dans une situation particulière à l'intérieur des « genres du biographique », dans la mesure où, selon Eugen Simion, ici la « vedette de la confession » n'est plus « l'auteur traditionnel (sous sa triple identité) » [auteur-narrateur-personnage, n. n.], mais « un scripteur qui pose les questions et enregistre ce qu'il entend » [2]. Ce « personnage étranger invité dans le discours », comme le décrit E. Simion, fonctionne comme un « philtre », selon l'expression de Dan Lungu, qui reprend dans son approche de l'entretien narratif l'opinion de Daniel Bertaux (*Les Récits de vie. Perspective ethnosociologique*): « Ce philtre est constitué par l'intérêt du chercheur pour un certain monde ou situation sociale et se laisse envisager tant dans la modalité par laquelle il sollicite à une personne de donner une interview (lorsqu'on énonce le thème majeur de la recherche) que dans le moment où l'on lance la question inaugurale. Il pré-centre l'entretien, ce qui conduit à ce que le récit de vie soit non-total dans les deux sens. » Outre la médiation de l'interviewer, il y en a d'autres qui interviennent dans l'équation « histoire réelle – histoire vécue – histoire racontée », soit « les schémas de perception et d'évaluation » qui « s'interposent entre un contexte social ou un événement et la manière dont ces dernières sont „vécues” par le sujet », « la médiation des significations que le sujet attribue d'une manière rétrospective par le truchement de la totalisation plus ou moins réflexive des expériences (une totalisation qui tient compte inévitablement des perceptions et des évaluations qu'ont ses intimes sur les mêmes événements et actions) » et, enfin, les médiations « entre ce que le sujet a vécu et a totalisé et ce qu'il consent à raconter à présent [...] » [3].

Précisons d'emblée que, tout en faisant appel aux repères théoriques fournis par la démarche sociologique, notre approche de l'entretien narratif ne s'inscrit pas dans un tel type d'analyse. Les outils tributaires de la sociologie seront intégrés à une démarche interdisciplinaire, préoccupée, entre autres, par les types de stratégies identitaires appropriées par les écrivains interviewés dans le champ socioculturel totalitaire, (re)vues de la perspective ouverte par leur engagement dans le contexte post-totalitaire. L'entretien en soi ne sera pas envisagé en tant que

* Chargée de cours, dr., Université « Dunarea de Jos », Galati

méthode d'enquête sociologique, mais comme un genre du biographique dont les structures sont susceptibles de se prêter à une analyse tributaire de la théorie et de la critique littéraire (narratologie, sociocritique, théorie de la réception etc.), mais aussi de la phénoménologie et de l'herméneutique. Ce qui nous intéresse en premier lieu c'est la narration autobiographique et l'histoire qui en résulte, racontée de la double perspective du *narrateur-personnage*.

Du point de vue de la sociocritique, par exemple, tout en s'intéressant aux modalités par lesquelles les écrivains interviewés ont « donné la réplique », dans le passé, aux stratégies identitaires du pouvoir dictatorial (qui, par le truchement de la censure, ont engendré des *habitus* [4] visant - par-delà le contrôle des œuvres littéraires - la « restructuration identitaire » [5] de leurs auteurs), on étudiera en particulier les reflets de ces rapports (entre l'artiste et le pouvoir) au niveau de la structuration – thématique et narrative - de l'histoire racontée. Ces « répliques » seront discernées à l'intérieur de la dynamique des rôles *réels* et *symboliques* – imposés par le pouvoir et assumés / intériorisés ou non par les écrivains – telle qu'elle apparaît, d'une manière manifeste ou latente [6], dans les ainsi-dites « livres-parlés » [7] publiés après la chute du « rideau de papier » [8], pour employer la belle métaphore de Monica Spiridon.

S'agissant de récits de vie *écrits* où, de plus, les interviewés sont des écrivains ou des critiques et des théoriciens littéraires, il nous semble légitime une approche fixée sur les éléments qui y témoignent du fonctionnement d'un « principe d'écriture » [9], qui n'est pas sans relation avec les modalités de « mise en intrigue » [10] (P. Ricœur) et de « mise en affectivité discursive » [11] des événements racontés. Celle-ci doit obligatoirement prendre en compte le coefficient de fictionnalité qui peut être envisagé, outre la sélection et l'organisation textuelle des éléments du récit témoignant d'une « (re)configuration » [12] particulière de l'histoire personnelle et de « la grande histoire », lors de l'analyse narratologique des instances / « masques » impliqués dans la structuration du récit : *l'auteur* (l'interviewer) et le *narrateur-personnage* (l'interviewé).

En quête de l'identité « perdue » : les enjeux identitaires de l'« enquête » [13] dans l'entretien narratif post-totalitaire

Raconter son parcours c'est évoquer des situations vécues et en passer d'autres sous silence, c'est mentionner des expériences personnelles et en laisser d'autres dans l'ombre. Ainsi, c'est par la sélection, l'agencement et l'organisation des épisodes, auxquels participe toujours l'intervieweur à travers ses postures et relances, que le parcours prend progressivement une direction, et du sens. L'histoire racontée est une histoire personnelle, non seulement parce qu'elle est autobiographique, mais parce qu'elle est une prise de position sur ce qui s'est passé, une appropriation spécifique. Elle n'est pas un compte-rendu objectif, fidèle, décliné dans des catégories impersonnelles, elle inclut un voir-comme, un compter-pour [...]. A partir des ingrédients que constituent les événements qu'il a vécus, l'interviewé compose un parcours, raconte une histoire à propos de sa biographie, une histoire parmi d'autres possibles. Son récit est donc une reconstruction, *hic et nunc*, susceptible de varier avec les conditions d'énonciation, les nouvelles expériences vécues, le moment où le regard rétrospectif est sollicité [14].

Le conditionnement contextuel de la reconstruction identitaire consubstantielle à tout récit autobiographique fonctionne d'autant plus dans le cas de l'entretien biographique rétrospectif [15], où aux contraintes infligées par l'enjeu de l'enquête s'ajoutent celles redevables aux types de contextes socioculturels (y compris ceux de la réception) où s'inscrivent le *temps de la narration* et le *temps raconté*.

Comme l'observe l'auteur de l'article cité ci-dessus, *Didier Demazière*, « le poids du présent apparaît exorbitant dans le discours biographique rétrospectif, puisque la situation présente, tout en étant le point d'arrivée, forcément temporaire et provisoire du parcours, est aussi le point de départ de sa mise en récit, de sa mise en cohérence » [16]. Le présent, soit le *temps de la narration*, constitue, dans le cas des « livres-parlés » (et des tous les écrits mémoriels) parus chez nous après 1989, le repère temporel par rapport auquel on opère le retour (post-traumatique) à « une ère de l'oubli forcé » [17] et de l'identité fragmentée, à un contexte psychosocial schizoïde dont les traces ne cessent de conditionner la configuration globale du champ socioculturel post-totalitaire. C'est dans un tel contexte que s'inscrivent et les démarches des interviewers – agissant dans le cadre des champs épistémologiques multidisciplinaires (histoire,

histoire des mentalités, sociologie, critique et histoire littéraires etc.) - et les réponses des interviewés, dont les récits personnels s'avèrent les dépositaires des traces mémorielles collectives.

En ce qui concerne notre champ d'investigation, celui-ci est limité aux témoignages des écrivains qui, en acteurs principaux sur la scène socioculturelle et littéraire circonscrite du passé totalitaire, ont été la cible privilégiée de la stratégie du remodelage mentalitaire poursuivi par le régime dictatorial. Comme le remarquait Dan Lungu, lors de son analyse sociologique du fonctionnement de la censure pendant le communisme roumain, « les instances censoriales, tout en contrôlant la conformité des produits artistiques, dirigent, de fait, le sens de restructurations identitaires. [...] Grâce aux journaux, aux mémoires, aux témoignages, aux entretiens, l'impacte de la censure sur le créateur est plus facile à investiguer, surtout dans le cas des écrivains. » Ce sont quelques aspects liés à cet impacte qui attirent l'attention du sociologue : tout d'abord, « la censure s'exerce notamment sur les auteurs qui accèdent à la visibilité sociale (littéraire), car tous les textes publics peuvent blesser la constitution du habitus idéologique en tant que projet du pouvoir. » En second lieu, « étant donnée son intention de discipliner simultanément et l'écrivain et le lecteur, la censure ne concerne pas seulement le texte (destiné à l'éducation du public), mais aussi la *biographie* de l'auteur, son comportement public. » Troisièmement, « face au projet identitaire du pouvoir, les acteurs sociaux agissent de manières différentes, en déployant, de façon pratique et contextuelle, des stratégies identitaires personnelles. C'est ainsi qu'on a parvenu à éluder, « duper », négocier, interioriser la censure en partie ou entièrement (l'autocensure). » Enfin, « l'autocensure se développe tout d'abord chez les auteurs qui accèdent à l'espace public (roumain) et agit non seulement au niveau des pratiques littéraires, mais aussi au niveau du comportement (en particulier, le comportement public) ou, plus largement entraîne des modifications des schémas d'action, des manières d'évaluer, interpréter, sentir etc. » [18].

Ce sont les coordonnées du champ sociopolitique où les écrivains roumains ont été forcés d'accepter parfois des positions (des rôles) plus ou moins compromettantes, afin de pouvoir publier leurs livres, ce qui a été une stratégie aux effets bénéfiques pour la configuration du canon littéraire de l'après-guerre (le canon authentique, fondé sur le critère de la valeur esthétique), mais a affecté, par contre, leur image publique, en particulier dans le contexte du « révisionnisme esthétique » [19] qui a entamé des débats virulents dans la presse culturelle et littéraire post-totalitaire. C'est ainsi que, hors le contexte totalitaire, le phénomène de la « résistance par la culture / écriture » - presque omniprésent dans les « questionnaires » des entretiens narratifs d'après la Révolution de décembre 1989 - a été souvent condamné, de cette perspective révisionniste, en tant que mythologie légitimatrice sous laquelle se dissimulerait la « trahison » des intellectuels, et des écrivains en particulier, engagés dans un pacte « méprisable » avec le pouvoir. Illustratifs pour ces attitudes antinomiques concernant le phénomène en cause sont les entretiens donnés par Eugen Simion, en défenseur de la « dissidence politique par l'esthétique », entretiens réunis dans le volume *În ariergarda avangardei (convorbiri cu Andrei Grigor) [À l'arrière-garde de l'avant-garde (entretiens avec Andrei Grigor), notre trad.]* [20] et, par opposition, ceux de Gheorghe Grigurcu, dont nous retenons celui intégré dans le recueil de Daniel Cristea-Enache, *Sertarul Scriitorului Român. Dialoguri pe hârtie [Le Tiroir de l'Écrivain Roumain. Dialogues sur le papier, notre trad.]* [21]. On n'insistera plus sur une polémique déjà célèbre, voire exemplaire pour la dispute post-totalitaire entre les « conservateurs » et les « révisionnistes » : outre les perspectives critiques différentes, tributaires des idéologies esthétiques opposées (l'une fondée sur le primat du principe esthétique dans l'évaluation de l'œuvre littéraire, l'autre, par contre, centrée autour de l'« est-esthétique »), les valorisations susmentionnées sont redevables, certes, aux fictions identitaires des interviewés.

En revenant au « tableau » d'ensemble des récits de vie inclus dans les livres-parlés parus dans le post-totalitarisme, il faut remarquer qu'une première série de « contraintes » - au-delà de celles imposées par l'interviewer (selon les buts de sa recherche) - qui régissent la reconstitution autobiographique des interviewés est redevable à l'horizon d'attente du présent, créée par ce type de réception / valorisation critique de leurs rôles socioculturels du passé. La mise en intrigue de ces récits de vie est accomplie d'une double perspective : celle du *narrateur* qui vit dans le présent post-totalitaire et celle du *protagoniste* de l'histoire racontée, dont l'expérience est inscrite dans le passé totalitaire. Entre ces deux instances et coordonnées temporelles de la narration autobiographique il existe un double *écart*. Avec les mots de Martine Renouprez, qui reprend en

cela une idée de Gisèle Mathieu-Castellani [22], « [...] l'énonciateur n'est pas exactement identique à la personne qu'il était et qui fait l'objet de son discours lors de son énonciation. L'énonciateur *se dédouble* donc, devenant à la fois sujet et objet de son discours; la distance qui s'instaure dans le récit de sa propre vie n'est donc pas seulement le fait d'un écart temporel, mais aussi d'un écart d'identité » [23] [n.s.].

Confrontés à une situation doublement traumatique – du point de vue du passé où l'on a subi la pression totalitaire, et du point de vue du présent où l'on nie leur rôle essentiel dans la préservation des valeurs littéraires authentiques –, les écrivains roumains qui ont choisi de se confesser, par le truchement de l'écriture mémorielle, après 1989, ne peuvent pas se soustraire, dans leurs projets de reconstruction identitaire, à l'emprise de ce scénario de la « résistance ». Soit qu'il s'agisse d'une validation *manifeste* du phénomène en question, soit qu'il s'agisse, par contre, de sa déconstruction – valable, bien des fois, seulement pour les *autres* et non pas pour soi-même (c'est le cas, par exemple, d'Adrian Marino, qui se confesse dans *Al treilea discurs. Cultură, ideologie și politică în România. Adrian Marino în dialog cu Sorin Antohi* [Le troisième discours. Culture, idéologie et politique en Roumanie. Adrian Marino en dialogue avec Sorin Antohi, notre trad.], mais aussi celui de Gheorghe Grigurcu), on a affaire, dans ces confessions *publiques*, avec la mise en discours d'une « idéologie [auto]biographique » (engendrant une « illusion [auto]biographique »). Selon Pierre Bourdieu, celle-ci consiste à une « inclination à se faire *l'idéologue de sa propre vie* en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à les justifier d'avoir existé et à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou plus souvent, en tant que fins [...] » [24].

C'est que, par le biais du récit mémoriel – autobiographie, journal destiné à la publication, essai autobiographique, mémoires, entretien biographique –, l'écrivain fournit à un public affecté par la « fragmentation de la mémoire » [25] une « présentation officielle de soi » [26] qui est incompatible, certes, avec l'appropriation du rôle de « compromis ». D'autre part, une mise entre parenthèses de l'histoire de la résistance, à laquelle les récits personnels de ses partisans servent d'illustrations exemplaires (au moins du point de vue de l'intentionnalité auctorielle), ou, pire, une « abjuration » quant à celle-ci, aurait pour effet une déstructuration identitaire incompatible avec l'enjeu de tout récit de vie. On parviendrait, de cette façon, à délégitimer, voire à vider de sens toute une existence passée. Par conséquent, la plupart des récits de vie post-totalitaires finissent par valider, même si cela se passe parfois dans le sous-texte, au niveau des significations latentes et des *trous* du discours, ce type d'engagement dans une époque de la duplicité généralisée.

D'une autre perspective, dans ce cas particulier des récits de vie post-totalitaires, le mécanisme de la *fictionnalisation de soi* – la mise en intrigue du « soi-même comme un autre » [27] –, inhérent à toute entreprise autobiographique, fonctionne d'une manière d'autant plus « efficiente », compte tenu du phénomène de l'*autocensure*, dont les traces subsistent, plus ou moins *dissimulées* (latentes), dans les narrations identitaires du présent. Les écrivains interviewés se trouvent dans la situation d'une double fictionnalisation : celle circonscrite par le passé, où l'on oppose à une biographie *fabriquée* la fiction identitaire du résistent par l'écriture, vouée, dans le contexte totalitaire, à la *latence*, et, d'autre part, celle du présent de la narration autobiographique, où l'on est amené à contrecarrer de nouveau, cette fois-ci d'une manière *manifeste*, une biographie tout aussi compromettante, fabriquée elle aussi par les détracteurs contemporains de la résistance.

Entre le désir de « dire le vrai » sur soi et sur la « grande histoire » – le postulat sous-jacent du double *pacte* sur lequel se fonde la narration mémorielle, soit le pacte « référentiel » et « le pacte autobiographique » [28] –, et l'emprise de la fictionnalisation de soi, nos mémorialistes d'après 1989 cherchent leur identité, à travers une tentative de s'approprier l'histoire en tant que « récit vivant, à [leur] portée » [29].

De la « terreur de l'histoire » à la « terreur de l'illusion »... (auto)biographique

« Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d'être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de sauver l'histoire des vaincus et des perdants. Toute l'histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit » [30].

Dans un recueil d'entretiens intitulé *Teroarea iluziei. Convorbiri cu Crisula Ștefănescu* [La terreur de l'illusion. Entretiens avec Crisula Ștefănescu, notre trad.], Augustin Buzura, l'un des plus importants prosateurs de la génération des années '60, avouait son désir d'« être utile » en même temps et « au moment » (au contexte historique) et « à la littérature » : « L'idée qu'il faudrait y renoncer, par l'option, je la ressens comme une rupture, comme une terrible douleur » [31]. Le livre-parlé qu'on a choisi d'analyser dans les pages qui suivent a un statut particulier parmi les textes de notre corpus, organisé selon le critère de la remémoration post-totalitaire du passé totalitaire. Il s'agit d'une longue interview que l'écrivain a donné à Crisula Ștefănescu [32] à Munich en décembre 1989, peu avant la chute du régime communiste en Roumanie, lors d'une expérience de deux mois en Occident, ressentie comme éclairante, voire rédemptrice, dans la mesure où elle avait permis au narrateur de se « détacher des facteurs stressants » : « Quand on est dans une situation stressante, on se borne beaucoup l'horizon. C'est pourquoi j'ai voulu venir ici, afin de me détacher des facteurs stressants. Pour que je puisse penser à ce que je dois faire dans l'avenir, par-delà ce que je devrais écrire dans ce moment. Pour que je m'arrête et que je m'aperçoive si ce que je fais j'en fais bien. Je voudrais connaître aussi ce qu'on écrit à ce moment en Occident. La voie vers laquelle s'oriente la littérature. [...] Ces deux mois ont été extrêmement importantes dans ma vie. Ce fut une sorte de ré-méditation, [...] sur ce que j'avais pensé chez moi, dans mon pays ».

L'interview se situe donc dans un contexte de la relative liberté en ce qui concerne le positionnement du narrateur, tout en restant fortement ancré dans les réalités de la dictature : c'est la raison pour laquelle on l'a sélectionnée en vue de l'analyse. Même si Augustin Buzura prévoit les changements politiques consécutifs aux événements récents de Timisoara, son récit reste celui d'un intellectuel qui, après avoir expérimenté la liberté, affirme son intention de retourner dans son pays totalitaire.

La déclaration citée ci-dessus a une valeur illustrative par rapport au rôle *symbolique* (mais également *réel*) assumé par l'écrivain roumain confronté aux réalités de la dictature, dans la mesure où elle circonscrit la conduite d'un partisan hardi de la *résistance par la culture*, en l'inscrivant sur les coordonnées d'un engagement dont Augustin Buzura n'a pas abdiqué jusqu'aujourd'hui. Il s'agit d'une conduite assumée aussi par une bonne partie de ses collègues de génération – des écrivains et de critiques littéraires – qui, tout en acceptant les « petits compromis » avec le pouvoir dictatorial, ont réussi de « duper » la censure et de publier leurs grands livres. Augustin Buzura veut passer (si l'on croit à ses propos concernant les choses vraiment importantes pour un romancier) pour un écrivain totalement désintéressé par la configuration de sa biographie dans l'histoire. L'important, c'est le destin de ses livres, plutôt que celui du romancier en tant qu'individu empêtré [33] dans l'histoire : « Ce qui m'intéresse c'est d'être content d'avoir fait le tout possible, d'avoir été moi-même depuis ce moment-là. C'est ce que j'ai pu faire. De mon esprit et mon talent. Je n'aime pas les excuses, les justifications, je n'ai pas besoin de compréhension pour le contexte où j'ai écrit. *Ma biographie n'a pas d'importance. Je suis mes livres et c'est tout.* »

Si pour l'auteur des *Orgueils (Orgolii)* la biographie personnelle n'est pas importante, au moins à un niveau déclaratif, celui du discours identitaire (*manifeste*), pour le lecteur de l'entretien situé sous le signe de la « terreur de l'illusion » le parcours biographique raconté par Augustin Buzura est vraiment fascinant. Par-delà l'idéologie autobiographique rendue explicite par le discours du narrateur dans les citations que nous avons sélectionnées, l'histoire de l'homme inscrite dans la peinture de son époque s'avère même plus intéressante que les fictions romanesques avec des personnages confrontés à la « mort psychique ». De fait, on y trouve la « matière » des romans déjà écrits par le prosateur qui avait fait du principe de « dire le vrai » non seulement le postulat de son ontologie romanesque, mais aussi une forme de la révolte contre une idéologie qui se voudrait la dépositaire de la vérité suprême, et, par cela, une modalité de conquérir la liberté : « À mon avis, personne ne détient la vérité, mais chaque homme doit avouer ce qu'il est et ce qu'il croit, parce que la vérité est la somme de toutes ces opinions. Durant la vie, on découvre beaucoup de vérités, mais il y a des vérités généralement humaines, qui sont obligatoires. [...] Les hommes véritables doivent transmettre ce qu'ils croient, ce qu'ils ressentent, ce qu'ils pensent, parce que c'est seulement à partir d'un dialogue libre qu'on peut avancer ».

La réflexion du narrateur-écrivain nous fournit à ce point tant un pacte de lecture visant ses fictions romanesques, en insistant sur le principe de la *vraisemblance*, mais aussi sur la portée

parabolique des expériences identitaires y projetées, qu'une clé d'interprétation pour sa propre narration identitaire. Pour le romancier qui veut transmettre la vérité par le truchement de ses avatars littéraires, la narration de sa propre vie n'est qu'une modalité d'illustrer d'une manière exemplaire l'idée-force qui légitime sa démarche romanesque. La vie réelle devient, dans le récit autobiographique, un miroir de la littérature, après que les aventures donquichottesques des chercheurs de la vérité tels que Mihai Bogdan, le héros de *Absenții* [*Les Absents*, notre trad.], Dan Toma de *Fețele tăcerii* [*Les Visages du silence*, notre trad.], Ștefan Pinteș de *Vocile nopții* [*Les Voix de la nuit*, notre trad.], Ion Cristian des *Orgueils*, Adrian Coman de *Drumul cenușii* [*Chemin des cendres*] eussent incarné les fantasmes d'une vie vouée à l'(auto)mystification et à la recherche de l'identité perdue, les destins exemplaires des intellectuels en « sujets totalitaires » [34]. En lisant les confessions de *La Terreur de l'illusion*, on a l'impression d'avoir découvert parfois les sources, parfois la continuation des vies fictionnelles racontées dans ces romans hantés par le thème de la vérité individuelle confrontée à la « vérité » du pouvoir.

On se rappelle, à ce point, l'observation de Eugen Simion concernant la narration / l'écriture mémorielle : « il existe quand même une fiction dans toute narration mémorielle : celle qui rejette la fiction de la littérature » [35] Augustin Buzura est l'un de ces romanciers qui refuse la fictionnalité même pour ses fictions : qu'en est-il de ses récits de vie censés restituer la vérité de soi-même et de son époque ? En narrateur de sa vie, l'écrivain ne cesse de souligner le *continuum* entre la réalité vécue et ses fictions [36] non seulement dans le sens de l'ancrage de ces dernières dans l'histoire réelle dont l'acteur ou témoin a été lui-même, mais surtout dans celui de leur investissement avec des significations généralement humaines qui, tout en restant intimement liées au contexte historique, s'emparent d'une visée universelle.

En décrivant l'expérience de quelque activiste de parti, construit dans *Les Visages du silence* à partir d'une histoire réelle, découpée de sa propre biographie, Augustin Buzura déclare qu'il avait été intéressé par « la relation entre l'homme réel et celui de l'imagination », entre la réalité et le mythe et, avant tout, par la *condition humaine* conçue du point de vue de ses rapports avec l'histoire et le mythe. Ce thème du *rapport entre la fiction et la réalité*, qui avait hanté ses propres *romans-enquête*, tout comme ceux de ses collègues de la génération des années '60, en général, revient donc, d'une manière obsessionnelle, dans la narration autobiographique. Il nous semble que la méditation du narrateur-écrivain sur son écriture fictionnelle n'est pas seulement une auto-interprétation de l'œuvre, mais aussi une méta-narration censée expliquer son parcours existentiel : l'identité narrative du *personnage* des récits de vie réunis dans *La Terreur de l'illusion* se construit incessamment par rapport aux identités de ses personnages de fiction. Il en résulte une « métahistoire » identitaire qui, tout en restant redevable à une « ontologie personnelle » [37] fondée sur le scénario de la *recherche du centre* – ce qui représente l'enjeu fondamental de toute entreprise autobiographique –, parvient à rejoindre son ontologie romanesque.

Provoqué par son « enquêteur » (qui lui rappelle son ancienne idée selon laquelle « le saut de l'humiliation à la dignité est plus difficile que celui du singe à l'homme ») à une méditation « sur la déchéance morale et sur la capacité de régénération des Roumains », le narrateur reconnaît qu'il est difficile « de „reconstruire” un homme à 50, à 60 ou même à 30 ans, d'en remettre sur ses fondements normaux, mais il n'est pas impossible. Il reste toujours quelque chose de l'humiliation, des angoisses, de la dégradation, des limites imposées par la terreur. [...] Même si les facteurs stressants disparaissent, cela reste dans le subconscient. Mais, au fur et à mesure que s'installe le changement, les préoccupations de l'homme changent et il apparaît la possibilité de récupérer quelque chose de ce qu'on a perdu. » Quant à la « renaissance morale » (dont parle Crisula Ștefănescu) en tant qu'enjeu de la reconstruction identitaire, celle-ci ne serait possible qu'à la condition d'« un sage regard sur l'histoire, sur ce qui se passe sous nos yeux. *La vérité sur nous-mêmes. La vérité et beaucoup de lectures.* » [n. s.]

La vie réelle conçue comme parcours de l'homme à travers l'histoire s'avère, pour Augustin Buzura, indissociable de celle de l'être « empêtré » dans ... des fictions. Tout comme ses révoltés donquichottesques incarnant la résistance intérieure contre une histoire obsédante, le narrateur-personnage de *La Terreur de l'illusion* construit sa fiction identitaire à partir du principe qu'« on est jugé selon ses livres, non pas selon ses actes d'héroïsme ». En dernière analyse, dissocier entre l'engagement en tant qu'acte de dissidence politique et l'engagement par le truchement des « livres survivantes », entre une résistance « réelle » de l'homme confronté à la

terreur de l'histoire et la résistance par l'écriture, n'est pas une option à valider dans le cas d'un écrivain qui vit dans et par la littérature. La « terreur de l'illusion » s'avère une condition de la résistance authentique, de la seule forme d'héroïsme qui compte pour le gardien de la mémoire – et de son temps et de la littérature.

Notes

- [1] This paper is supported by the Sectorial Operational Programme Human Resources Development (SOP HRD), financed from the European Social Fund and by the Romanian Government under the contract number SOP HRD/89/1.5/S/59758.
- [2] Simion, Eugen, *Genurile biograficului*, Bucuresti, Univers enciclopedic, 2002, p. 36, notre trad.
- [3] Lungu, Dan, *Povestirile vieții: teorie și documente*, Iași, Editions de l'Université „Al. I. Cuza”, 2003, pp. 29-30, 31 (notre trad).
- [4] « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. » (Bourdieu, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 88).
- [5] Cf. Lungu, Dan, *Cartografii în tranziție. Eseuri de sociologia artei și a literaturii*, Bucuresti, Liternet, 2003, p. 19.
- [6] Cf. Molitor, Michel, « L'herméneutique collective (1) », dans Rémy, Jean, Ruquoy, Danielle (dir.), *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires St. Louis, 1990 (pp. 19-36), p. 26.
- [7] Simion, Eugen, *ibidem*.
- [8] Spiridon, Monica, « Le rideau de papier », dans *Caietele Echinox*, t. 7. *Literatură și totalitarism*, Cluj-Napoca, Dacia, 2004, pp. 11 – 22.
- [9] Boyer, Henri, « Les temps dans la mise en scène du vécu. Le récit de vie comme écriture », dans *Pratiques*, mars 1985, no. 45, p. 53.
- [10] Ricœur, Paul, *Temps et récit I. L'intrigue et le temps historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 127.
- [11] Carcassonne, M., « Sens, temps et affects dans des récits de vie recueillis en interaction », dans *Vox Poetica*, 1/11/2007, URL: <http://www.vox-poetica.org/t/pas/carcassonne.html> (document électronique, sans page).
- [12] Cf. Ricoeur, P., *ibidem*.
- [13] Notre emploi du terme « enquête » ne vise pas l'enquête sociologique, pour laquelle l'entretien narratif sert d'outil méthodologique, mais a plutôt une valeur métaphorique, renvoyant aux enjeux identitaires de la démarche heuristique que partageant l'interviewer et l'interviewé.
- [14] Demazière, Didier, « Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? », dans *Bulletin de méthodologie sociologique*, no. 9 » / 2007, pp. 5-27, [En ligne], Mis en ligne le 01 janvier 2010. URL : <http://bms.revues.org/index506.html>. Consulté le 16 septembre 2011. (sans page)
- [15] *Ibidem*. Précisons que l'auteur de l'article cité fournit une approche de ce type d'entretien conçu exclusivement du point de vue de sa relevance en tant que méthode d'analyse sociologique (avec une application sur les milieux professionnels), dont on retiendra seulement l'échafaudage théorique.
- [16] *Ibidem*.
- [17] Connerton, Paul, *How societies remember*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 12.
- [18] Cf. Lungu, Dan, *Cartografii în tranziție, op. cit.*, pp. 19-20 (notre trad.).
- [19] Voir, entre autres, Cernat, Paul, « Iluziile revizionismului est-etic (I, II, III) », dans *Observator cultural*, no. 539, 540, 541 / 2010.
- [20] Simion, Eugen, *În ariergarda avangardei (convorbiri cu Andrei Grigor)*, Univers enciclopedic, București, 2004, p. 304.
- [21] Grigurcu, Gheorghe, « Toute forme d'opportunisme, tout compromis en faveur de la carrière implique, au fond, une réduction de l'intelligence », dans Cristea-Enache, Daniel, *Sertarul Scriitorului Român. Dialoguri pe hârtie*, Iași, Polirom, 2005, pp. 80-98.
- [22] Mathieu-Castellani, Gisèle, *La scène judiciaire de l'autobiographie*, Paris, PUF, 1996. L'auteure de l'étude citée décrit « le double écart qui marque le récit de vie. Un écart temporel: je parle de celui que je fus et que je ne suis plus [...]. Un écart d'identité: celui qui parle est autre que celui dont il parle [...] » (*op. cit.*, p. 61).
- [23] Renouprez, Martine, « L'autobiographie en question: Poétique d'un genre », dans *La Philologie Française à la croisée de l'an 2000. Panorama linguistique et littéraire*. Estudios reunidos de la Asociación de Profesores de Filología Francesa de la Universidad Española (IX Coloquio, Granada, 5-7 de abril de 2000), Montserrat Serrano Manes, Lina Avendaño Anguita y M. Carmen Molina Romero (éds.), 2 vol., Universidad de Granada, p. 117.
- [24] Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1986, Vol. 62-63, p. 69.
- [25] Antohi, Sorin, *Oglinzi retrovizoare. Istorie, memorie și morală în România*. Alexandru Zub în dialog cu Sorin Antohi, Iași, Polirom, 2002, p. 116.
- [26] Bourdieu, Pierre, *op. cit.*, p. 71.
- [27] Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990. Selon Ricœur, « La personne, comprise comme personnage de récit, n'est pas une entité distincte de ses „expériences”. Bien au contraire: elle partage le régime de l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage. » (*op. cit.*, p. 175) [n. s.]
- [28] Cf. Simion, Eugen, *op. cit.* ; cf. Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

- [29] On a emprunté les beaux mots d'Adriana Babeți, l'auteure du récit autobiographique *Sarsanela*, inclus dans le volume *Tovarășe de drum. Experiența feminină în comunism* (coordonné par Radu Pavel Gheo et Dan Lungu), Polirom, Iași, 2008, p. 18. (notre trad.)
- [30] Ricœur, Paul, *Temps et récit. La configuration dans le récit de fiction*, Tome II, Paris, Seuil, 1984, p. 115.
- [31] Toutes les citations, dont la traduction nous appartient, sont tirées de *Teroarea iluziei. Convorbiri cu Crisula Ștefănescu*, Iași, Polirom, 2004.
- [32] L'interviewer se présente dans l'« Avant-texte » qui fonctionne comme un pacte de lecture : « J'étais à ce moment-là chercheur-analyste dans le département de recherche du poste de radio « L'Europe libre » et je m'y occupais de la culture et du phénomène de la dissidence dans la culture. »
- [33] On a emprunté le terme de Wilhelm Schapp (*Empêtré dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*, Avant-propos, traduction de l'allemand et postface par Jean Greisch, Paris, Éditions du Cerf, 1992) qui, en phénoménologie, est convaincu que « le monde externe et tout ce qui s'y rattache n'est qu'un dérivé d'histoires » et « le lieu où nous devons chercher le réel et le réel ultime est l'être empêtré dans des histoires ». (*op. cit.*, p. 5, apud Jean Greisch, « *Empêtré et intrigue. Une phénoménologie pure de la narrativité est-elle concevable ?* », dans *Vox Poetica*, 2005, URL : <http://www.vox-poetica.org/t/pas/greisch.html> (document électronique, sans page).
- [34] Cf. Todorov, Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1994.
- [35] Simion, Eugen, *op. cit.*, p. 14.
- [36] Cf. Pavel, Thomas, *Univers de la fiction*, traduction française de l'auteur, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1988 [1986].
- [37] Gusdorf, Georges, « De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire », dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, no. LXXV/6 / 1975, p. 971, apud Camarero, Jésus, « La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf », dans *Çédille, Revista de Estudios Franceses*, no. 4 / 2008, p. 69.

Bibliographie sélective

Ouvrages cités

- Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 62-63 / 1986
- Bourdieu, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980
- Boyer, Henri, « Les temps dans la mise en scène du vécu. Le récit de vie comme écriture », dans *Pratiques*, mars 1985, no. 45
- Camarero, Jésus, « La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf », dans *Çédille, Revista de Estudios Franceses*, no. 4 / 2008
- Carcassonne, M., « Sens, temps et affects dans des récits de vie recueillis en interaction », dans *Vox Poetica*, 1/11/2007
- Connerton, Paul, *How societies remember*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989
- Demazière, Didier, « Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? », dans *Bulletin de méthodologie sociologique*, no. 9 » / 2007, pp. 5-27
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975
- Lungu, Dan, *Cartografii în tranziție. Eseuri de sociologia artei și a literaturii*, București, Litternet, 2003
- Lungu, Dan, *Povestirile vieții: teorie și documente*, Iași, Editions de l'Université „Al. I. Cuza”, 2003
- Mathieu-Castellani, Gisèle, *La scène judiciaire de l'autobiographie*, Paris, PUF 1996
- Molitor, Michel, « L'herméneutique collective (1) », dans Rémy, Jean, Ruquoy, Danielle (dir.), *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires St. Louis, 1990
- Renouprez, Martine, « L'autobiographie en question: Poétique d'un genre », dans *La Philologie Française à la croisée de l'an 2000. Panorama linguistique et littéraire*. Estudios reunidos de la Asociación de Profesores de Filología Francesa de la Universidad Española (IX Coloquio, Granada, 5-7 de abril de 2000), Montserrat Serrano Manes, Lina Avendaño Anguita y M. Carmen Molina Romero (éds.), 2 vol., Universidad de Granada
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990
- Ricœur, Paul, *Temps et récit I. L'intrigue et le temps historique*, Paris, Seuil, 1983
- Ricœur, Paul, *Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984
- Simion, Eugen, *Genurile biograficului*, București, Univers enciclopedic, 2002
- Spiridon, Monica, « Le rideau de papier », dans *Caietele Echinoc*, t. 7. *Literatură și totalitarism*, Cluj-Napoca, Dacia, 2004

Corpus

- Buzura, Augustin, *Teroarea iluziei. Convorbiri cu Crisula Ștefănescu*, Iași, Polirom, 2004
- Cristea-Enache, Daniel, *Sertarul Scriitorului Român. Dialoguri pe hârtie*, Iași, Polirom, 2005
- Marino, Adrian, *Al treilea discurs. Cultură, ideologie și politică în România. Adrian Marino în dialog cu Sorin Antohi*, Iași, Polirom, 2001
- Simion, Eugen, *În ariergarda avangardei (convorbiri cu Andrei Grigor)*, Univers enciclopedic, București, 2004